

Dana Grigorcea s’inspire du procès intenté par le sculpteur Constantin Brancusi contre les douanes américaines

QU’EST-CE QUE L’ART?



Née à Bucarest, établie à Zurich, Dana Grigorcea a reçu un Prix suisse de littérature en 2022 pour *Ceux qui ne meurent jamais*. KEYSTONE

ISAURE HIACE

**Roman** ► 1926, New York. Constantin Avis, sculpteur parisien reconnu, arrive aux États-Unis pour une exposition de ses œuvres, promise par un gale-riste influent. Mais aux douanes, les agents ne considèrent pas l’oiseau de bronze – la sculpture avec laquelle il voyage – comme une œuvre d’art et lui demandent, en conséquence, de payer les droits de douane en vigueur pour les marchandises. L’artiste n’a d’autre choix que de s’en acquitter.

Il découvre ensuite le New York des années 1920, une ville en ébullition que l’écrivaine zurichoise Dana Grigorcea décrit à merveille: le cinéma fait sa révolution et les femmes se libèrent. Plusieurs figures ont inspiré Constantin Avis, dont la belle actrice Alba Fantoni ou son amante Lidy, qui travaille à la galerie, dont il se surprend à s’éprendre. Ainsi vogue-t-il dans ce monde artistique «où tous les gens sont si bien à leur

place et où lui seul flotte comme plume au vent».

**Un procès retentissant**  
Ce fil narratif se mêle à un autre, qui un siècle plus tard met en scène l’autrice en train d’écrire cette histoire. «Cela faisait des années qu’elle [la] portait avec elle dans tous ses détails et chacun de ses livres aurait dû devenir celui-ci.» La jeune femme, en vacances en Italie avec son fils, est tiraillée entre sa volonté de vivre pleinement et son besoin de retrait pour écrire.

Les deux trames, tendues entre la vie et l’art, entrent ainsi en résonance. Constantin Avis, bien qu’amoureux de Lidy, se dit qu’il ne peut lui offrir de réelle perspective, car «l’artiste en lui ne pouvait absolument pas s’engager» en raison «de tout ce qu’il voulait encore faire et qui n’était imaginable que seul». De la même manière, l’écrivaine s’interroge sur la place accordée à son art et sur l’influence qu’il a sur son rôle de mère et d’amante, se demandant «dans quelle mesure l’art se nourrit de la vie et ce

que l’art donne en retour à la vie». Quels sacrifices la création ordonne-t-elle?

Mais au fil du texte, la réflexion sur l’art s’élargit et en fait tout l’intérêt. De la même manière que Constantin Avis tente, avec sa sculpture d’oiseau, de capturer ce qui ne peut normalement pas l’être (*Le poids d’un*

Dana Grigorcea s’est inspirée du véritable procès intenté par Constantin Brancusi

*oiseau en vol*, qui donne son titre au roman), l’écrivaine tente de saisir l’indicible par les mots. Le livre s’écrit pour ainsi dire sous les yeux du lecteur. Le roman lui-même devient alors porteur de cette interrogation fondamentale: qu’est-ce que l’art?

Pour construire son intrigue, Dana Grigorcea s’est

inspirée de la vie et du véritable procès intenté par le sculpteur roumain Constantin Brancusi à l’administration des douanes américaines en 1927, procès retentissant qui mobilisa le monde culturel et dont les conclusions seront non seulement en faveur de l’artiste, mais posèrent également les bases juridiques de l’art moderne. Ainsi, son personnage de Constantin Avis intente un procès pour réclamer le remboursement des droits de douane, mais l’enjeu est évidemment ailleurs.

Rampe de laiton

Dans la salle d’audience pleine à craquer où trône la sculpture en bronze, Lidy est appelée à témoigner: «Pourriez-vous nous expliquer en quoi cette chose est censée être une œuvre d’art?’ lui demande l’avocat. ‘Volontiers, elle flatte mon sens du beau, me donne un sentiment de joie.’ ‘Donc si nous avions une rampe de laiton très bien polie, à la courbe harmonieuse, ce serait une œuvre d’art pour vous?’ ‘Ce pourrait le devenir.’ ‘Qu’elle ait été fabriquée par un artiste ou par un mécanicien?’ ‘Un mécanicien est capable de le polir, mais pas de l’imaginer. C’est ce qui fait la différence: un mécanicien n’est pas capable d’imaginer les lignes originales qui lui confèrent sa beauté singulière.»

Une manière de creuser cette question essentielle de l’utilité de l’art, qui occupe philosophes et artistes depuis des siècles et se pose avec plus d’acuité encore en notre ère consumériste. Mais tout l’intérêt de la démarche de l’autrice suisse-roumaine réside dans sa mobilisation des ressorts du romanesque, dont elle maîtrise les codes. La langue est fluide, d’ailleurs fort bien rendue par la traduction d’Elisabeth Landes, qui nourrit la réflexion avec subtilité. Et qui laisse la liberté de s’en faire sa propre idée.

LA LIBERTÉ

**Dana Grigorcea**, *Le poids d’un oiseau en vol*, trad. de l’allemand par Elisabeth Landes, Ed. Les Argonautes, 240 pp.

L’ATELIER D’ÉCRITURE

«APPRENDRE UN PEU DE TURQUIE»



**Roman** ► Entre ses compromissions avec le stalinisme, ses tromperies, son narcissisme, l’abandon de sa femme et celui de son nouveau-né, Nâzim Hikmet est sans aucun doute un salaud. Ainsi, lorsque le jeune narrateur du premier roman de Nicolas Elias rencontre ce poète turc, rendu célèbre par son long emprisonnement et son exil dus à ses idéaux communistes, il a pour projet secret d’échancrer le mythe en dévoilant les éléments de sa vie que les biographes, épris d’hagiographie, ont passés sous silence.

Pourtant, dans ce récit, l’auteur français ne nous livre finalement pas le portrait au vitriol promis dès les premières pages. Au fil d’entretiens intimes dans le triste Moscou de 1963, le narrateur plonge dans la vie romanesque de Nâzim et se retrouve, malgré lui, happé par le lyrisme de cet homme alors malade, qui raconte avec mélancolie la Turquie du siècle dernier. C’est en réalité une évocation de la poésie turque dans son ensemble qui nous est proposée au fil d’une biographie complexe, entrecoupée de morceaux de poèmes dont se dégage parfois un étrange érotisme.

*Portrait du poète en salaud* nous fait découvrir un moment de l’histoire littéraire et politique relativement méconnu de ce côté-ci de l’Europe. Le roman redonne ainsi vie à un temps où la poésie pouvait menacer des gouvernements, se cachait sous les doublures des manteaux et se chuchotait entre amis autour d’un verre. **MOUNA BERBAR**

**Nicolas Elias**, *Portrait du poète en salaud*, Ed. Les Argonautes, 2025, 208 pp.

BRISER L’ÉCRAN



**Roman** ► *Terreur*, d’Arianne Jousse, raconte l’obsession dévorante d’une narratrice anonyme pour M.V., une actrice mystérieusement disparue. Le récit suit la quête de la protagoniste, à travers les mondes physique et médiatique, pour retrouver la célébrité. L’attraction pour celle-ci révèle le mal-être profond de la jeune femme et sa crise identitaire, marquée par des phases d’aliénation où elle se confond avec la vedette. Cette fascination l’incite à transgresser certains codes moraux, en stalkant la sœur de M.V., ainsi que les lois civiles, en usurpant l’identité d’une salariée lors de l’avant-première du film, grâce à son profil public sur internet. Au fil du récit, l’étrange se mêle à la réalité brute du monde de l’image et des réseaux sociaux.

Le roman joue avec la perméabilité entre l’intériorité tourmentée de la narratrice et son environnement perçu de manière déformée. Il met en scène le côté paradoxal de la fiction, à la fois fallacieuse et salvatrice. Arianne Jousse abolit

ainsi avec audace les frontières, qu’elles soient littéraires, fictionnelles ou même rationnelles, au risque parfois de semer ses lecteurs et lectrices. Par moments, la cohérence et la symbolique de l’œuvre peuvent s’avérer déconcertantes. On pourrait notamment questionner le retour à soi final de la protagoniste, légèrement réducteur, qui s’opère à travers un rôle maternel qu’on lui impose. Il est également difficile d’appréhender le genre particulièrement hétérogène du texte qui traduit néanmoins la nécessité d’inventer de nouvelles formes pour représenter textuellement les enjeux liés au monde médiatique actuel.

*Terreur* nous permet ainsi d’entamer notre propre raisonnement sur la place de l’individu au sein d’une société voyeuriste, où réalité et fiction s’articulent de manière confuse et souvent trompeuse. **ALBA BASSI**

**Ariane Jousse**, *Terreur*, Les Éditions de l’Ogre, 2025, 256 pp.

UN PURGATOIRE STAMBOULIOTE



**Roman** ► *La Cour maudite* est à lire en plusieurs fois, sur la durée, pour prolonger notre propre séjour dans la prison éponyme dépeinte par Ivo Andrić (1892-1975). À partir du personnage de fra Petar, un moine injustement enfermé durant deux mois dans ce pénitencier d’Istanbul, l’auteur tisse un véritable microcosme, avec ses propres règles. Le peuple de cette Cour est composé de criminels, d’innocents, et d’une galerie d’êtres entre les deux, plus ou moins coupables. Tout ce monde est régi par l’énigmatique Karagöz, qui semble être le seul à comprendre réellement le rôle secret que chacun joue au sein de sa prison.

Les histoires de ces habitants s’empilent par couches successives pour former l’Histoire, celle d’une époque et d’un empire: à travers les mensonges de Zaïm Aga ou les commérages du Smyrniote Haïm, l’auteur serbo-croate nous dévoile petit à petit la civilisation ottomane dans sa pluralité culturelle et sociale. Mais c’est le taciturne Kamil Effendi, emprisonné pour avoir effectué des recherches historiques sur le passé de l’Empire, qui marque les esprits et illustre au mieux les dérives de la justice et du système carcéral.

Le séjour littéraire à ses côtés dans cette *Cour maudite* est un moment hors du temps et les pages défilent aussi inexorablement que les jours d’une sentence. On est pris de pitié pour ces personnages ballottés par les forces surnoises qui traversent la prison, et l’on ne peut s’empêcher de se retrouver en eux. Cette lecture nous laisse un sentiment d’injustice rapidement rejoint par une profonde mélancolie et un léger dégoût de notre propre époque.

**DÉBORAH LELLOUCH**

**Ivo Andrić**, *La Cour maudite*, tr. du serbo-croate par Pascale Delpech, Ed. Noir sur Blanc, 2025, 144 pp.

Ces chroniques littéraires ont été écrites par des étudiantes en Lettres de l’université de Genève, dans le cadre de l’atelier d’écriture animé par Marko Vucetic.

Vertiges autour d’une disparition

**Premier roman** ► **Prix Georges-Nicole, Anne Rogivue signe le polyphonique *Comme d’autres vont à la mer, une enquête où la fiction déteint sur le réel*.**

«Certaines âmes vont à l’absolu comme d’autres vont à la mer.» La phrase de Montherlant donne son beau titre au premier roman d’Anne Rogivue, hommage à la littérature et à la liberté qu’elle offre, comme un appel du large pourtant sous-tendu de fatalité. Sous les auspices de *Lord Jim*, de Joseph Conrad, *Comme d’autres vont à la mer* prend la forme, classique, d’une enquête autour d’une disparition. Ici, celle de Paul, 26 ans, qui se rêvait écrivain.

Adam Delpierre, auteur en panne après le succès de son deuxième roman, tombe par hasard sur une coupure de presse évoquant la disparition du jeune homme. Il est frappé par la photo illustrant l’article: le visage de Paul lui rappelle l’image qu’il s’était

faite de celui de Lord Jim. Adam Delpierre rencontre l’enquêteur de l’époque, qui lui transmet ses dossiers, et il reprend l’enquête, d’abord de façon factuelle puis en appelant l’imaginaire à la rescousse.

De poupées gigognes en mises en abyme, le roman laisse alors la parole à différents personnages qui ont connu Paul. Sa petite amie, ses colocataires successifs, sa collègue chauffeuse de taxi, tous s’efforcent de broser un portrait du jeune homme, de comprendre les raisons de sa disparition. Anne Rogivue tire parti de cette structure polyphonique pour laisser des angles morts, des lignes de tensions, autour de ce centre fuyant. Car Paul reste un mystère, un trou noir à la sombre force d’attraction – cette puissance, c’est la passion pour la littérature qui le consume et implique des sacrifices. L’enquête d’Adam Delpierre le mène bien sûr à la mer. Au-delà de l’appel du large auquel fait allusion la référence à Lord Jim, sa di-

mension de héros tragique fait aussi écho au destin de Paul: l’officier de marine marchande ne sera jamais à la hauteur de ce qu’il rêve d’être.

Fraîchement retraitée après une carrière d’enseignante de français, Anne Rogivue a reçu le Prix Georges-Nicole pour ce récit aux apparences limpides, tout en doubles fonds et vertiges mouvants. Décerné tous les trois ans sur manuscrit anonyme à un-e primoromancier-ère publié-e ensuite par L’Aire, ce prix a été fondé en 1969 par Maurice Chap-paz, Jacques Chessex et Bertil Galland, en hommage au professeur, critique, poète et traducteur Georges Nicole (1898-1959). L’Aire publie également *Poésie*, un recueil de ses poèmes, critiques et pièces en prose conçu après sa mort par ses amis Jacques Chessex, Gustave Roud et Yves Velan notamment. **ANNE PITTELOUD**

**Anne Rogivue**, *Comme d’autres vont à la mer*, Editions de L’Aire, 2025, 150 pp.



En douze pistes, Markus Malte signe *La Pentatonique du cœur*, récit initiatique en forme d’ode au blues et à l’amitié

# MALTE ET LA NOTE BLEUE



Les mythiques *Blues Brothers*, avec les acteurs Dan Aykroyd et John Belushi. ANDRZEJ OTREBSKI / WIKICOMMONS

ANNE PITTELOUD

**Roman** ► C’est une autobiographie fictive joyeuse et nostalgique que signe Markus Malte avec *La Pentatonique du cœur*, une histoire d’amitié adolescente et d’élans plus grands que soi baignée de blues. Ce titre inaugure la nouvelle collection La Résonnante chez Buchet Chastel, dédiée aux récits littéraires autour de la musique. L’auteur du bouleversant *Le Garçon* et du délicieusement satirique *Aux marges du palais* montre à nouveau l’étendue de sa palette, dans ce récit initiatique qui pourrait être l’équivalent littéraire du blues, chant de l’amitié absolue, de la construction de soi dans la musique et du bonheur enfui.

## Epiphanie

Nous sommes à La Seyne-sur-Mer, dans le Var. Le 14 novembre 1980, dans la dernière salle de cinéma qui subsiste encore, le narrateur, 13 ans, a une révélation. «On pourrait aussi parler de renaissance. D’épiphanie. D’avènement. De miracle.» Appelez-moi Muddy Miles, répond-il à ses copains qui le pressent, alors qu’il reste pétrifié devant le générique des *Blues Brothers*. Le pseudo est sorti tout seul, comme s’il avait toujours été là, transmutation instantanée qui donne au garçon la sensation d’enfin coller à sa véri-

table identité. Le film est fini, sa vie commence: il sera musicien. Muddy Miles? Il ignore alors que cela signifie «des kilomètres de boue (ou quelque chose d’approchant). Voilà ce que je m’étais promis. Tout un programme.»

Le ton est donné: humour, intensité, rythme, passion. Markus Malte suit l’éveil à la musique de cet alter ego qui ne sait pas jouer trois notes au moment où il trouve sa vocation. Il n’a ni guitare ni argent, mais tient peut-être de son père, arnaqueur à la petite semaine, son art de la débrouille. Et puis quand un rêve est si grand, tout s’aligne. Muddy Miles commence par le look – costard, chapeau et lunettes, noirs – puis déniche une vieille guitare offerte à sa mère, dans une autre vie, par un amoureux de Pata-

gonie. C’est elle qui lui apprendra ses premiers accords.

On suit ses débuts, entre ses deux potes, deux frères bricoleurs avec lesquels il ramasse des bouteilles vides pour gagner un peu d’argent, ses amours secrètes pour leur sœur et ses rêves de gloire. Markus Malte construit son récit en douze «pistes», des chapitres comme autant de morceaux de blues, intitulés selon des classiques du genre dont l’histoire fait écho au propos – d’Andre Williams à Stevie Wonder en passant par Aretha Franklin, Ben E. King ou Elvis Presley. Malte montre les liens entre les membres de la grande famille du blues, parce qu’«il n’y a pas de hasard».

La musique, c’est aussi la rencontre. Avec Cecil, un nouveau, qui ouvre à notre blues-

man en herbe les portes de sa grande maison et son univers. Une famille cultivée, une incroyable collection de disques, des livres, une mère américaine, devenue aveugle, qui était traductrice et spécialiste de la poésie française du XIX<sup>e</sup> siècle... Cecil lui fait la lecture, connaît des vers par cœur, joue du piano comme un dieu. «Le ciel est compris dans Cecil. On va dire que j’en fais trop. Mais non. J’en fais à la juste mesure de ce que j’ai ressenti.»

## La boue et l’archange

Cette mesure, Markus Malte excelle à en exprimer l’immensité, et la force de ce qui se joue entre les deux garçons et leur art. «J’étais Muddy Miles et il était l’archange. (...) Quand on s’appelle Cecil Balmont, pas besoin de s’inventer un nom de scène. Quand on joue et chante comme ça, pas besoin de s’inventer une vie.» Cecil le forme. Il lui apprend véritablement la musique – «l’histoire, l’esprit, la théorie, la technique» du blues, et puis cette fameuse pentatonique, gamme de cinq notes qui forme la colonne vertébrale du répertoire jazz, rock et blues, la «note bleue» étant la quarte augmentée de sa version mineure.

Peu importe si vous n’êtes pas musicien et si tout ceci ne vous dit rien: Markus Malte nous fait entrer dans «le secret des dieux», goûter à la soif d’absolu et de création de son narrateur. Un avant-goût du paradis marqué du sceau de la nostalgie et de la perte irrémédiable – bluesy en diable. *La Pentatonique du cœur* est aussi le roman de formation d’un artiste qui joue en virtuose, avec grâce et légèreté, des nuances de sa gamme stylistique. I

**Markus Malte**, *La Pentatonique du cœur*, coll. La Résonnante, Buchet Chastel, 2025, 205 pp.

de sa liberté d’expression, interrogeant ses origines – son père est égyptien – et la perte de sa langue paternelle, mettant en mouvement une réflexion plus large sur la violence envers les femmes et leurs voix universellement bâillonnées. «Pourquoi me suis-je tue si longtemps, interdite de parler politique, ou d’exprimer certaines colères, notamment face au racisme qui existe dans nos métiers? (...) Quelle est cette peur de laisser la voix des femmes porter?» Des questions qui résonnent. **APD**

**Hyam Zaytoun**, *Les femmes afghanes n’ont plus le droit de chanter*, coll. La Résonnante, Ed. Buchet Chastel, 2025, 192 pp.

beau-père pourrait aussi essayer de tailler les branches rapportées de l’arbre généalogique tant il n’apprécie pas son gendre. Mais cet ancien petit délinquant, devenu riche entrepreneur dans le bâtiment, a peut-être d’autres ennemis tapis dans ces pages à l’humour agile et dont il est le narrateur.

Chaque paragraphe lui sert de cachette. Il essaie d’échapper au SUV qui le suit et aux accidents un peu trop nombreux qui lui arrivent. Sorti dans la collection Damned des

Nouvelles Editions Humus, à Lausanne, ce troisième ouvrage du mystérieux Pierre Ronpival – il s’agit d’un pseudonyme dont l’anagramme nomme aussi son protagoniste – est une cavalcade pour l’imagination. Ne lisez pas un livre ennuyeux avant ce thriller, le contraste vous provoquerait un claquage des méninges.

**TAMARA BONGARD** / LA LIBERTÉ

**Pierre Ronpival**, *Ligne de fuite*, Nouvelles Editions Humus, 2025, 136 pp.

## L’ATELIER D’ÉCRITURE

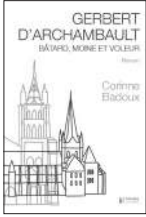
### MARQUER LE MONDE DE SON EMPREINTE

**Premier roman** ► Un moine bâtard et voleur, un singe forgeron, une retraitée. Voilà des personnages qu’on verrait mal coexister au sein d’un récit. C’est pourtant ce que nous propose Corinne Badoux, auteure romande, dans *Gerbert d’Archambault bâtard, moine et voleur*. Au XIII<sup>e</sup> siècle, après maintes péripéties qui l’auront vu passer du statut de religieux aux origines secrètes à celui de voleur, Gerbert se retrouve malgré lui dans un village du nord de la France. Afin de retrouver une paix intérieure, le moine défroqué met ses nombreuses compétences au service des habitant·es de la bourgade et participe à l’édification de l’abbaye Saint-Colomban de Luxeuil, illustrant ainsi la manière dont le monde intérieur d’un individu peut influencer et marquer de son empreinte le «grand» monde.

Or dans ce même village, sept siècles plus tard, une médiéviste retraitée, secondée par un compagnon tailleur de pierre et un franc-maçon, découvre l’héritage du moine dans un coffret fabriqué par un forgeron ressemblant étonnamment à un singe. Elle tente alors de remonter la piste laissée par Gerbert.

Corinne Badoux fait le choix audacieux de mener son récit sur deux temporalités distinctes – l’une contemporaine et l’autre au XIII<sup>e</sup> siècle – qui s’entremêlent pour tisser les fils d’une intrigante enquête archéologique entre le nord de la France et Lausanne. Le style sobre au vocabulaire sérieux entrecoupé de moments plus légers nous permet de profiter d’un récit rythmé et entraînant. Cette fiction restitue ainsi avec brio la réalité d’une enquête historique et ses difficultés sans que cela se fasse au détriment de l’histoire de Gerbert et de sa quête de rédemption.

**RUBEN BURGOS**  
**Corinne Badoux**, *Gerbert d’Archambault, bâtard, moine et voleur*, Ed. Presses inverses, 2025, 244 pp.



### POÉSIE D’UNE HAINE INVISIBLE

**Premier roman** ► Peu de mots permettent de décrire le déploiement subtil qu’entame *Le Cantonnement*, premier roman magistral de la Sud-Africaine Ronelda S. Kamfer. Derrière la douloureuse et violente histoire de Nadia et Xavie McKlinney, c’est toute une généalogie du traumatisme qui dévoile ses racines. Les deux cousins, issus d’une génération encore marquée par l’apartheid à peine révoqué au début de leur adolescence, portent son douloureux héritage. Métis, donc doublement rejetés, à la frontière du blanc et du noir, ils se débattent dans le silence d’une haine indécible, eux, fruits pourris de parents abusifs, eux-mêmes détruits par la matrice originelle du mal, la «reine mère du mensonge», leur grand-mère Sylvia. Au fil d’une narration alternée, Nadia et Xavie évoquent des fragments de leurs vies, leurs

cousins, l’Afrique, leurs traumatismes, avec une colère de plus en plus lasse et pourtant toujours plus palpable. Un magma gou-dronneux, symbole d’une génération qui crie pour se soigner, pour enfin exister. Sans nuance, sans pudeur, ils s’expriment et touchent paradoxalement au sublime, loin des filtres que l’on applique parfois jusqu’à l’âme.

En effet, il y a, simultanément, dans ce déploiement de souffrance et de haine brute que l’on vomit, une poésie absolument déchirante et merveilleuse. Certaines phrases restent gravées dans la rétine et dans le cœur pendant des heures et des jours. On n’a qu’une seule envie: continuer la lecture en espérant secrètement que tout s’arrange.

**THOMAS MARTIN**

**Ronelda S. Kamfer**, *Le Cantonnement*, trad. du kaaps par Georges Lory, Ed. Zoé, 2025, 288 pp.



### ÉCRIRE L’EXIL

**Premier roman** ► «Le droit à la parole est universel.» Cette affirmation qui fait du bien. Dramé, le protagoniste du *Journal d’un exilé*, ne cesse de la remettre en question. En arrivant à Paris, le jeune réfugié guinéen arpente la ville à la recherche d’un endroit où dormir en attendant de lancer une procédure de demande d’asile. Toutes les portes lui sont fermées et il échoue dans un tunnel routier où Fodié, un autre exilé, lui ouvre sa tente. Entre les deux hommes se tisse une amitié forte, interrompue brutalement par la mort de Fodié. Dramé décide alors d’écrire pour son ami, mort sans avoir eu droit à la parole.

Ce faisant, il confronte les principes humanistes de son pays d’accueil à la réalité: une réalité où, pour subsister, les individus renoncent à avoir un nom, une identité; une réalité où l’administration œuvre activement à l’effacement – juridique ou total – des réfugié·es; une réalité enfin où les femmes, pour survivre à la violence des hommes, renoncent à leur statut de citoyennes et préfèrent s’effacer aux côtés des exilés.

Au fil de ce premier roman, Amadou Barry livre le parcours de Dramé dans une langue difficile à suivre. Ce style décousu et parfois même fautif, à la ponctuation aléatoire, le narrateur s’en dédouane dans le prologue: il n’est pas Balzac et ne fera pas de beaux discours. Pour autant, cela n’en rend pas plus agréable une lecture où les registres se mêlent au sein d’un même paragraphe et où un petit nombre de sujets est repris en boucle.

Mais cette langue déroutante et circulaire semble comme symptomatique de l’état des exilés du tunnel, dont la vie tourne en rond malgré eux. C’est peut-être seulement par une lecture laborieuse qu’il nous est possible d’entrer, un peu, dans l’enfer de ce combat constant pour le droit d’exister.

**LILY HIDEQ**

**Amadou Barry**, *Journal d’un exilé*, Ed. Julliard, 2025, 336 pp.



Ces chroniques littéraires ont été écrites par des étudiant·es en Lettres de l’université de Genève, dans le cadre de l’atelier d’écriture animé par Marko Vucetic.